

## Présentation 26 ans plus tard

Anne-Marie Guérineau

---

Numéro 53, septembre–octobre–novembre 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/21487ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

### Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

### ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

### Citer ce document

Guérineau, A.-M. (1993). Présentation : 26 ans plus tard. *Nuit blanche*, (53), 2–2.

# 26 ans plus tard

L'

été dernier, à l'occasion d'un séjour à la maison paternelle, j'ai retrouvé mes boîtes de trésors : la collection de *Tintin* dont j'avais oublié l'existence, les *Hara-kiri*, les *Charlie Hebdo*, les fusains d'antiques format raisin de l'École des Beaux-Arts (ils n'étaient pas si mal), une édition Jules Taillandier, «Section bleue», du *Dernier des Mohicans* où les bons Indiens et les méchants ne tiennent pas les mêmes rôles que ceux d'ici; une série, enfin, de numéros du *Nouvel Observateur*. Dans celui du 1<sup>er</sup> avril 1969, un article de Claude Roy, intitulé (références obligent) «Les nègres blancs d'Amérique», a fait s'interrompre mes velléités de rangement. Je m'y suis plongée, surprise de découvrir un propos qui colle à la réalité d'aujourd'hui, de la jeune littérature du Québec dont le présent numéro fait largement état. Si les écrivains dont parlait Claude Roy sont devenus nos pontes littéraires, leurs préoccupations ne semblent pas prendre de l'âge pour la relève, dont ils sont parfois devenus les modèles. Monsieur Claude Roy me pardonnera donc de reprendre ici de larges extraits de son article; son analyse de la violence d'alors, de la recherche d'identité évidente pour lui chez les écrivains québécois des années 60 est si actuelle 26 ans plus tard que je n'y résiste pas. On le verra, il suffit de changer quelques noms et l'on retrouve le climat d'ici, maintenant.

«Entre eux et autour d'eux, la littérature canadienne n'est que rarement représentée par des écrivains sages, rassis comme le vieux pain et comme les esprits assis, tellement assis qu'ils ont ce que Nietzsche nommait 'le cul de plomb'. Du plus important poète vivant du Québec, Gaston Miron, au jeune Gérald Godin, la voix douce n'est pas le fort de ce pays 'tranquille'. Le roman québécois, de Marie-Claire Blais à Jacques Godbout, donne tous les signes du talent éclatant, mais aucun de ceux de la rassurante 'santé' des familles tranquilles et des enfants 'rangés'. Ici, le génie ou le talent sont plutôt schizophrènes. Québec, en 1899, enferme Nelligan, ce pessimiste, dans un hospice d'aliénés. Québec, en 1969, enferme à vie Pierre Vallières, ce terroriste, dans une prison.

«Pour me limiter à ce que je commence à connaître assez bien, à la littérature en français du Québec, ça ne donne pas évidemment des écrivains gentils et 'présentables'. Le Québec surprend par la proportion de beaux livres mal peignés, mal élevés, mal ficelés et mal embouchés qui s'y publient. Ce fou de Nelligan a fait un enfant à la pauvre Maria Chapdelaine, je le soupçonne même de l'avoir un peu violée. L'enfant est un enfant terrible, évidemment. Quand Gaston Miron raconte dans 'Un long chemin' l'itinéraire de sa vie, c'est une histoire de rage et de dérision, de colère sourde et de lente conquête de soi. Ce monsieur qui passe dans les rues d'acier, de verre et de confort américain de Montréal, il y a une tempête sous son crâne et une humiliation qui pèse sur ses épaules.

«Les trois romans en prose de Réjean Ducharme, et son roman en vers 'la Fille de Christophe Colomb', ça ressemble plutôt à un Lewis Carroll en colère qu'à un curé de campagne canadien de 1880 en chaire. [...] Les 'Cantouques' du jeune poète Gérald Godin, ça peut ressembler de loin à du Queneau furieux, de près ça ressemble à la conversation des faubourgs de Montréal, avec les jurons de feu-folingue, la salade de mots français, de blasphèmes familiers, de mots anglais et de termes paysans de la Beauce.»

La langue, on y revient toujours. Nous avons les deux pieds dedans, mais comme en un terrain marécageux. Si l'anecdote racontée par Claude Roy de ce petit vendeur de journaux répondant à qui s'étonnait que, francophone, il lui ait adressé la parole en anglais: «C'est que vous êtes bien habillé», si cette réponse d'un gosse des années 60 semble tenir d'un autre siècle, que dire lorsque l'on reçoit le même traitement au restaurant du Musée du Québec, aujourd'hui? ■

Anne-Marie Guérineau